XLI

DANS LA FOURNAISE

A partir de ce moment, Hector eut de l'ouvrage par-dessus les oreilles. L'Empereur savait reconnaître les services, mais il exigeait beaucoup de ceux qu'il employait. Lui-même donnait l'exemple d'une activité incessante. Il voulait la paix, disait-il; mais, en attendant, il se préparait à la guerre. Pour l'instant du reste il n'avait pas le choix : les puissances alliées ne pouvaient le laisser remonter sur le trône de France sans essayer de l'en précipiter.

Son retour de l'île d'Elbe avait été comme une comète menaçante dans le ciel d'Europe. Les rois avaient senti leur trône osciller; les princes tremblaient de peur; les alliés d'autrefois, qui l'avaient abandonné, qui avaient fait cause commune avec ses ennemis, redoutaient sa vengeance; tous se liguèrent contre lui dans un intérêt commun, et un million d'hommes s'armèrent pour le choc que chacun sentait inévitable.

Napoléon, de son côté, avait accompli des merveilles d'organisation; en deux mois, il avait mis sur pied une armée de trois cent mille hommes, établi des arsenaux, fondu des canons; mais il n'avait plus foi dans son étoile; il sentait qu'il ne pouvait, comme dix ans auparavant, compter sur ceux qui l'entouraient. La trahison, qui avait déjà fait son œuvre, ne la ferait-elle pas encore? Et puis cette armée qu'il était parvenu à former, était composée pour la plus grande partie de soldats inexpérimentés qui n'avaient pas encore vu le feu. Seraient-ils capables de résister aux troupes coalisées qui, pendant dix ans, s'étaient mesurées contre les siennes?